

MARC BERNARD

SARCELLOPOLIS

Avant-propos de
STÉPHANE BONNEFOI

finitude
2010

AVANT-PROPOS

Marc Bernard avait un formidable instinct : celui de ne jamais être là où on l'espérait.

Là, c'était un genre littéraire, un domicile fixe, un métier stable... Quitte à inquiéter ses amis, lassés de la précarité de sa condition : « Je le crois perdu », prédit Jacques Chardonne à Jean Paulhan alors que leur ami vient de quitter pour la énième fois son emploi à la radio, et se refait paisiblement une santé en Suisse aux frais d'André Gide.

Mais aux premiers jours de l'année 1963, fidèle à son engagement, il est à Sarcelles.

Jean Duché, qu'il côtoie en qualité de chroniqueur au *Figaro*, lui commande un ouvrage sur la fameuse « Cité du futur », que la presse conservatrice voit grossir — à bonne distance — comme une excroissance monstrueuse.

Marc Bernard accepte l'ouvrage, à condition de « payer de sa personne », et signe un bail de trois mois. Duché, qui dirige la collection *Le meilleur des mondes* chez Flammarion, bluffé, relève le gant et met un camion de déménagement à la disposition du couple Bernard.

Un taxi aurait suffi, le ménage voyage léger. Marc et sa femme ne possèdent qu'une cage : celle qui abrite les canaris d'Else.

Jean Duché se frotte les mains. Il tient son pamphlet. L'écrivain nîmois, alors âgé de 62 ans, n'a évidemment pas été choisi par hasard.

Quelques années plus tôt, l'ancien prix Goncourt avait publié *Vacances* aux éditions Grasset. Inutile de s'appesantir sur le contenu de ce recueil de nouvelles au titre suffisamment explicite... L'homme est un familier des plages sauvages de Majorque, un éternel voyageur fauché qui abhorre tout ce qui « de près ou de loin sent le tas »¹. Les mains de Duché sont en surchauffe.

De 8 400 habitants en 1954, date des premiers coups de pioche, la population de Sarcelles passe à 36 000 habitants à la veille de l'arrivée de Marc Bernard, en 1962. Six années plus tard, ils seront 52 000... On ne peut raisonnablement plus parler de « grand ensemble », mais bien de « ville nouvelle ». Soit, un joli « tas ».

Marc Bernard, au grand regret de Jean Duché, ne sera finalement pas frappé de « sarcellite ». Pis même, l'homme traverse ces trois mois de l'hiver 1963 avec une excitation qui trahit son enthousiasme. Rappe-lons, avec François Nourissier, que l'on n'a alors « pas

1. Page 111 du présent volume.

plus envie de sourire de Sarcelles que de ricaner des taudis du Marais ou des Halles »².

Jean Duché, fidèle à l'esprit satirique de sa collection, publie des placards racoleurs dans la presse : « *Sarcellopolis : découverte de l'homme de l'an 2000, mi-Cro-Magnon, mi-cosmonaute* ». On peut parler d'erreur de casting...

Assez vite, Marc Bernard est conscient de vivre une aventure exceptionnelle — que d'ailleurs infiniment peu de romanciers, sociologues ou journalistes accepteront de vivre après lui. Pierre Berger se demande même s'il est Christophe Colomb ou... Candide. Arrivé sans bagages ni a priori, fidèle à la simplicité de son origine ouvrière, il traverse Sarcelles par tous les milieux, la pénètre en ethnographe, la ressent en poète. « Il a regardé et il raconte, tout simplement », résume François Nourissier.

Pour la critique de la Rive gauche, admirative, Marc Bernard apparaît comme un explorateur à 15 kilomètres au nord de Paris. Sur le fond, on ne partage pas tout à fait son avis pour le moins pondéré, mais on se doit de respecter son expérience. Surtout, l'ancien ouvrier fraiseur possède un large crédit auprès de la critique : « De l'usine à l'écriture, son parcours aura toujours été celui d'un humanisme simple, mais décisif. Nous

1. Les Nouvelles Littéraires, 9 juillet 1964.

avons tous besoin de balises, et je puis dire que Marc Bernard a toujours été pour moi l'un de ces intersignes qui font que la nuit ne peut jamais être totale ni trop pesante sur nos épaules», témoigne Pierre Berger.

De toute évidence, et face au débat passionné qui agite alors les médias, les urbanistes et plus largement les intellectuels, la gageure ne fut pas mince à relever. Et si ce livre, dont on peut s'étonner qu'il n'ait pas resurgi plus tôt des linéaires de l'oubli, a reçu quelque crédit de la part des critiques de l'époque, c'est bien en raison de l'extrême attention, de l'écoute, dont a fait preuve l'écrivain à l'égard d'habitants confrontés à un environnement d'un ordre nouveau.

Il y a dans *Sarcellopolis*, paru dès 1964, toute matière à appréhender une « banlieue » en puissance.

Finalement, Jean Duché n'a pas eu tout à fait faux en proposant ce projet à Marc Bernard. Qui mieux que lui pouvait en effet poser un regard serein sur ce monde incertain, déjà en pleine ébullition? Et si *Sarcellopolis* dresse un authentique état des lieux de Sarcelles, ce livre est aussi fidèle à la voix d'un écrivain qui, pour ne pas aimer les « tas », a su les observer avec humilité, et les humaniser d'une plume tendre; parfois tendrement ironique...

STÉPHANE BONNEFOI

PRÉFACE

Quand Jean Duché m'a demandé d'écrire un livre sur Sarcelles, je ne suis pas éloigné de croire qu'il avait fait le raisonnement suivant: « Ce type-là est vaguement anarchisant, il habite dans l'une des plus nobles rues de Paris, celle qui mène directement depuis le Moyen Âge à Saint-Jacques-de-Compostelle, c'est donc mon homme: je l'envoie dans un grand ensemble et il casse tout. »

Ce qu'il ignorait c'est que je vis dans une maison qui a appartenu à Louise de la Baume Le Blanc, duchesse de La Vallière, qu'elle a donc trois cents ans bien sonnés. Ce qui ne va pas sans inconvénients: toits branlants, murs de guingois, couloirs zigzaguant, de telle sorte que lorsque vous devez entrer un meuble de quelque importance il vous faut le scier. Et enfin (et surtout, dirai-je) nous avons les commodités dans les étages: obligés de monter ou de descendre, nous ne sommes jamais à la hauteur.

Lorsque Jean Duché m'a parlé de grand ensemble, je suis tombé des nues; si je connaissais admirablement le deux pièces sous les toits, mansardé (un architecte que je ne peux pas sentir, Mansard), j'ignorais, fût-ce par ouï-dire, ce que c'était qu'un grand ensemble. L'expression même me paraissait bizarre.

Pourtant, une fois que j'eus compris de quoi il retournait, j'acceptai de tenter l'aventure, de partir vers le Grand Nord: pour Sarcelles. Car j'avais mis une condition expresse à cet accord: que je payerais de ma personne. Suivant à la lettre le conseil de Pascal qui ne croit que les témoins qui se font égorger, je ne voulais rien affirmer que je n'aie connu personnellement.

C'est ainsi que pendant trois mois j'ai vécu dans un univers dont je ne soupçonnais même pas l'existence avant d'y être allé, tant il est vrai que les traits essentiels de notre époque nous échappent. Ce que nous croyons important est déjà dépassé, alors que ce que nous n'avions pas vu ou que nous avions mésestimé viendra au premier plan. L'avenir se modèle sous nos yeux mais nous sommes aveugles.

Et puisque me voici devenu par le plus curieux des hasards un spécialiste de l'urbanisation, je crois de mon devoir d'attirer l'attention des profanes sur ceci: de même que vous ne mélangeriez pas un grand cru avec de l'eau, vous devez vous garder de confondre cité nouvelle et grand ensemble. Celui-ci est là sans qu'il sache au juste pourquoi; il a poussé en quelques mois sur un terrain de banlieue tout bonnement parce qu'on s'est aperçu qu'il y avait une trouée dans le paysage et qu'on s'est dit: «Tiens! il y a un vide à combler par là!» Sans plus. Ce sont des bâtiments égarés dans la nature.

Il en va tout autrement avec une cité nouvelle, une ville pilote, dont la raison d'être, le but dernier, est de tendre

à l'autarcie la plus large, de former sur tous les plans un tout homogène. L'idéal des constructeurs (jamais atteint il va de soi) est que, même si tout disparaissait autour d'elle, leur ville puisse continuer à prospérer tranquille comme Baptiste. Leur devise est: «Emménagez, nous nous chargerons du reste». On verra dans les pages qui suivent combien ce reste est important.

EN ROUTE VERS L'AVENTURE

Quitter une maison qui se dresse tant bien que mal (plutôt mal) au bord de l'une des plus vénérables rues de Paris pour aller vivre dans une ville neuve, n'est pas une aventure que l'on peut prendre à la légère, aussi n'est-ce pas sans quelque inquiétude que j'ai descendu l'escalier usé par des générations de locataires et vu disparaître derrière les toits le dôme du Val de Grâce.

Si l'on souhaitait un esprit non prévenu, je remplissais parfaitement cette condition ; les espoirs, les craintes que suscitent les cités nouvelles ne m'avaient pas jusque-là empêché de dormir. Et à vrai dire, je ne prévoyais de ce changement d'habitudes rien de bon. Tout Français digne de ce nom est révolutionnaire en paroles et conservateur dans les faits, il rêve d'harmonie universelle mais ne peut pas pifer son voisin du dessus ou d'à côté, et si par mégarde vous franchissez sa haie, il lâche son chien. Bref, je suis allé là-bas en service commandé, sinon la mort dans l'âme (n'exagérons pas), du moins avec une certaine appréhension.

Depuis quelques jours, mes amis éclataient de rire quand je leur disais que j'allais vivre à Sarcelles : « Je vous souhaite bien du plaisir ! Vous allez vous amuser !

Quelle horreur!» Aucun d'eux n'y était allé, mais ils savaient de quoi il retournait. «Et vous, surtout!» Comme si entre une cité nouvelle et moi il y eût eu incompatibilité d'humeur absolue.

Heureusement je ne brisais pas tous les liens avec mon monde antédiluvien ; canaris et bengali étaient du voyage, un peu épatés de descendre les étages, secoués sur leurs perchoirs, la ramenant comme des diables : « Qu'est-ce que c'est que ça ! Alors, tout à coup on nous embarque ! Et pour nous emmener où ? Je vous demande un peu ! À Sarcelles ! Il n'y a que lui pour avoir des idées pareilles. Ah là là ! Quand vous dépendez des autres pour la croûte ce qu'il ne faut pas endurer ! » Et ainsi tout au long de l'escalier. On peut dire que nous ne filions pas à l'anglaise, nous ne passions pas inaperçus.

M^{me} Hortense, ma concierge, nous attendait sur le seuil de sa loge pour nous faire ses adieux. On se serait cru à Fontainebleau. Toujours digne, cérémonieuse, assez émue de voir s'éloigner son historien et ami, elle hochait la tête comme elle aurait dit : « Celui-là, on ne le reverra plus. Il va se perdre dans le Nord, dans un immeuble impossible, tout neuf, avec une salle de bain, et de grandes fenêtres ! »

Sa compassion m'a touché, et quand elle m'a serré la pince j'ai eu l'impression que c'était une poignée de main de condoléances. J'en eus le cœur serré. Nous reverrions-nous ? C'est ce que je me suis demandé.

Mais le devoir m'attendait et le camion de deux tonnes de Flammarion. On avait vu grand, il tenait toute la rue ; il est vrai qu'à cet endroit elle est des plus étroites. Pour mes deux valises et mes deux cages, on avait bien fait les choses. Les canaris, le bengali, Else et moi y tiendrions à l'aise. Plus le chauffeur, évidemment.

C'est alors que commença la marche, non pas vers l'Ouest, mais vers Sarcelles. Je me sentais déjà une âme de pionnier, sans savoir à quel point un tel sentiment était juste et combien souvent je le découvrirais parmi mes nouveaux concitoyens.

La saison était on ne peut plus mal choisie : un froid intense, de la neige çà et là, le canal Saint-Martin gelé, avec des péniches enserrées dans la glace. Je crus traverser la Bérézina, dans le sens de l'aller.

Les canaris, près desquels j'avais pris place, à l'intérieur du camion, sur une valise, me regardaient de temps à autre, comme ils auraient dit : « Quelle histoire ! Encore un de ses tours ! Il n'en fait pas d'autre ! Toujours aussi idiot. » Ce qui ne les empêchait pas peu après de se remettre à casser la graine comme un seul homme.

Au petit galop nous traversons Saint-Denis, lépreux, d'une saleté repoussante, puis Pierrefitte, des terrains extrêmement vagues, et soudain une pancarte se dresse au bord de la route : Sarcelles-Lochères. Nous y étions ! Enfin, presque. Il ne nous restait plus qu'à trouver la rue, le bloc, le couloir, l'escalier et le logement. C'est

alors que les choses commencèrent à se compliquer ; aucun passant interrogé ne connaissait l'allée Jacques-Rivière. Ce nom ne leur disait rien, et comme tous les immeubles se ressemblaient, à quelques détails infimes près, nous nous sommes mis à errer, pensant que la maison finirait bien tôt ou tard par passer devant nous. Ce qui a demandé une petite heure.

Tandis que nous tournions dans le labyrinthe, une crainte me vint ; journaux et radios répandaient depuis plusieurs jours des bruits alarmants sur l'insuffisance des moyens de chauffage sarcellois. Il y avait eu, disait-on, des manifestations de rues au cours desquelles des Sarcellois verts, recroquevillés, la buée aux lèvres, les poings au fond des poches, avaient lancé des cris sédi-tieux tels que : « Du charbon ou la mort ! ». Me souvenant du conseil d'un de mes amis : « La meilleure façon de connaître un pays, c'est de n'y pas aller », je commençais à me demander si je n'avais pas poussé trop loin le scrupule professionnel en me refusant d'écrire un livre sans savoir de quoi il s'agissait.

Trois fois je suis descendu du camion avec mes cages, trois fois je me suis trompé de couloir. Mais enfin ce fut le bon. Il ne pouvait y avoir d'erreur, premier étage à gauche. Sans sortir de l'ascenseur puisqu'il n'y en avait pas. Il est vrai que l'immeuble ne comptait que quatre étages.

Le seuil franchi, une agréable surprise m'attendait ; la température qui régnait là était l'une des plus douces

qui se puissent souhaiter, sans rien de trop ni de moins, juste à point, telle que je l'aurais réglée si l'on m'avait demandé mon avis. Nous étions enfin dans la place, Else, les canaris, le bengali, moi et le camionneur qui était entré en curieux, pour voir « de quoi ça avait l'air ».

Eh bien, tout cela était à première vue plutôt sympathique : vaste salle de séjour, deux chambres, une salle de bain, une cuisine immense, l'eau chaude et froide, deux vastes baies donnant sur de larges avenues désertes. Le chauffeur me suivait d'une pièce à l'autre, si enthousiaste (il vit avec sa femme dans une chambre) que j'ai craint un instant qu'il ne me barbote le logement.

Else ne semblait pas moins ravie en découvrant qu'elle n'aurait plus à se glisser à quatre pattes sous les combles pour en retirer le charbon. Elle m'avait toujours dit : « Si tu m'installais dans une maison moderne, tu verrais de quoi je suis capable ! » Elle était au pied du mur, pleine d'allant ; je m'apprêtais à voir. Quant aux oiseaux, pour bien montrer que l'endroit était de leur goût, ils se mirent en chœur à pousser la romance.

En somme, à première vue, l'affaire se présentait bien ; nous partions du bon pied et de la bonne patte dans notre nouvelle vie sarcelloise.

DÉCOUVERTE DE LA CITÉ NOUVELLE

La joie que j'ai éprouvée en entrant pour la première fois de ma vie dans un appartement moderne, l'impression de bien-être, de promotion sociale, d'appartenir à un peuple qui est enfin capable de jouir de ce que la civilisation peut offrir de plus douillet, je devais apprendre plus tard que c'est là exactement ce que ressentent tous les nouveaux locataires. C'est une griserie assez comparable à celle des hauteurs, et que l'on pourrait rapprocher de l'apesanteur.

Je dois donner pourtant un détail qui a son importance : le logement dans lequel nous nous trouvons, les oiseaux, Else et moi, est un logement témoin, celui que l'on montre aux étrangers qui viennent visiter Sarcelles. Ils sont presque aussi nombreux qu'à Versailles. On les promène par petits paquets dans la cité nouvelle, du hall d'exposition à la Maison des Jeunes, de la chaufferie au Centre des Jeunes Travailleurs, des écoles aux centres commerciaux... Il est à peine besoin de dire que depuis que nous avons occupé les lieux, les visiteurs font un détour quand ils arrivent devant notre bloc. S'ils demandent à voir l'appartement, on leur répond : « Un historien l'occupe en ce moment. »

DÉCOUVERTE DE LA CITÉ NOUVELLE

Et tout le monde passe au large, sur la pointe des pieds.

Les oiseaux, Else et moi sommes donc installés dans un logéco-échantillon, meublé par un grand magasin. On a poussé le souci du détail, de la vraisemblance, jusqu'à garnir de livres les rayons de la bibliothèque, et de bouteilles d'apéritifs l'un des placards. Entre nous, il ne faut pas y regarder de trop près : tout est factice. Les bouteilles sont vides et les livres n'ont que des pages blanches, à quelques-unes près qui reproduisent indéfiniment le même texte. Il y a un compte rendu du procès de Jeanne d'Arc où les mêmes questions et les mêmes réponses reviennent sans cesse, de sorte que je ne saurai jamais exactement comment cette sombre histoire a fini.

À ces nuances près, tout le reste est vrai ; on peut s'asseoir dans les fauteuils, manger dans les assiettes, dormir dans le lit et prendre une douche tout comme si l'on était dans un véritable appartement. Mais non pas faire fonctionner le poste de télévision (il n'a pas d'antenne)¹, ni allumer les lampes posées en appliques contre un mur, ni utiliser le four électrique (ils ne sont pas branchés).

J'ai l'impression de vivre dans un décor, de glisser dans un rêve, comme si j'avais été transporté tandis que je dormais dans une ville imaginaire. Les rares personnes qui passent dans les rues ressemblent à des

1. J'y pourvoirai.

ombres ; les arbres sont si chétifs encore qu'ils ne sont que des apparences d'arbres ; les femmes qui vont et viennent derrière les fenêtres de l'immeuble d'en face ont des allures d'automates. Mais j'aime ça. Je me sens tout à fait à l'aise dans cet univers irréel.

Dès les cages rangées dans la chambre d'enfants, je suis sorti pour voir de près de quoi tout ça avait l'air, comme dirait le camionneur.

Au premier regard on se croit dans une cour de quartier, on attend la sonnerie des pluches ; mais si vous faites une centaine de mètres ça change, vous êtes à New York, à Frisco, à Brasília, en tout cas loin du vieux Paris. Vous vous dites : « S'il y a des villes sur Mars, elles ne peuvent être que comme celle-ci. » Vous êtes dans la science-fiction jusque-là !

Tandis que vous baguenaudez un certain vague vous gagne ; vous vous sentez loin de tout sans très bien comprendre ce qui vous arrive. Vous avez commencé par vous promener innocemment, vous ne tardez pas à errer. Peu à peu, insidieusement, vous vous posez quelques questions qui vous prennent au dépourvu : pourquoi êtes-vous dans un état pareil, quel est ce vertige qui vous gagne, d'où vient la singularité de ce qui vous entoure et la difficulté que vous éprouvez à entrer dans le décor, que ce soit côté cour ou côté jardin ? C'est tout cela qui vous agite durant votre première promenade sarcelloise, quand vous allez du quartier de Lochères à celui des Sablons, des Paillards à Saint-Paul,

quand vous passez au pied des tours de quinze étages, et suivez des avenues droites comme des règles d'architecte.

Mais soudain tout s'éclaire : vous êtes dans l'an deux mille. Vous pensiez faire une exploration dans l'espace, vous la faites dans le temps ; vous vivez comme vivront les autres hommes dans un demi-siècle. C'est alors que vous vous dites qu'il convient d'ouvrir l'œil, de noter tout ce qui passera à votre portée, d'essayer d'y voir clair, car tout ce que vous allez voir et entendre ira bien au-delà de l'anecdote ; tout aura (ou presque) une valeur générale, de test, témoignera du monde futur. Bref, vous commencez à prendre au sérieux votre mission d'enquêteur.

C'est la note dominante des Sarcellois, d'ailleurs : le sérieux. Chacun d'eux sait qu'on l'a mis dans une éprouvette, qu'une expérience est engagée à ses risques et périls, que de l'issue de celle-ci dépend le sort de millions d'hommes, de femmes et d'enfants. C'est pourquoi le Sarcellois tend à tout considérer sous l'aspect de problèmes.

Tout cela vous ne l'évaluez pas avec autant de netteté que je l'écris lors de votre première journée sarcelloise, mais vous le pressentez. Il en est des villes comme des gens, le premier regard que nous portons sur elles est le bon, tout ce qui viendra ensuite ne fera que justifier, approfondir cette impression.

Il va de soi que vous ne restez pas toujours sur ces

sommets, vous notez des détails plus terre à terre, que l'endroit est venteux en diable et glacial (surtout au mois de janvier), qu'un champ planté de poiriers ou de pommiers s'est égaré dans la cité; que la ville nouvelle recèle plusieurs vestiges du passé, tels ce bistrot-tabac de la haute époque, et la librairie-mercerie-épicerie fourvoyés parmi les buildings ainsi que des témoins vénérables d'un âge lointain.

Puis vous arrivez à l'une des innovations sarcelloises qui ont été parmi les plus critiquées: les centres commerciaux. Devait-on rassembler toutes les boutiques sur le plus petit espace pour faciliter les achats ou les disperser le long des avenues afin de donner plus de couleur à la ville? C'est la controverse qui a fait couler le plus de salive, et les hommes étant ce qu'ils sont on a craint un moment qu'une guerre civile ne tranche la question.

D'un côté se sont retrouvés les esprits positifs, rationnels, les partisans de l'efficacité, de l'américanisme; de l'autre les esthètes, les décadents, les rêveurs, les nonchalants. Et l'ennuyeux c'est qu'il faut que je prenne parti, car je sens que chacun va m'interroger. Alors, raison ou fantaisie? Je me tâte tandis que je tourne autour de mon centre commercial (le numéro 2). À la vérité je le trouve plutôt charmant, avec quelque chose de villageois, de rousseauïste et de pimpant à la fois. On n'est plus dans le gigantisme ici, mais plutôt dans la miniature, dans l'intimisme; cela rappelle les boutiques que l'on voit sur les enluminures. Et on a tout sous la

main: boulanger, pharmacien, poissonnier, charcutier, épicier, deux boucheries, dont une hippophagique, avec un grand cheval devant la porte, sur lequel galopent les enfants. Il y a aussi une droguerie, une librairie, et même une fleuriste. Il est possible de vivre dans son quartier en économie fermée et, si cela vous chante, de n'en sortir que les pieds devant.

Mais il y a plus et mieux, que vous découvrez avec délice, comprenant combien cela vous manquait: le climat a changé (moral s'entend); les commerçants sarcellois sont pleins de délicatesse, ils savent sourire, et oh! merveille! être patients. Vous n'êtes plus l'emmerdeur mais le client, ce qui lorsqu'on vient de Paris fait un prodigieux changement. Vous êtes quelqu'un de la cité. On est entre soi.

Encore que ce soit là un dépaysement extraordinaire, vous n'êtes pas au bout de vos surprises, de plus singulières vous attendent, car vient le moment où vous vous apercevez que les gens qui se déplacent sur roues ne se croient pas d'une essence divine, et que tout minable piéton que vous demeuriez vous n'en avez pas moins droit à des égards. Courtoisement, le gentilhomme du volant vous cède le passage. Que dis-je! on se fait des politesses: «Après vous! Je n'en ferai rien!» On ne se croirait jamais à quinze kilomètres seulement de Paris.

Si vous demandez un renseignement à un passant, il se passe aussitôt deux choses: 1° il ne comprend pas ce

que vous dites. Ce n'est pas que les Sarcellois aient une langue propre, du moins pas encore, mais il n'en demeure pas moins que vous ne parlez pas la même. Quand vous dites un nom de rue, le Sarcellois transpose aussitôt ce qu'il vient d'entendre en chiffres et en blocs. Vous êtes dans le concret, lui dans l'abstrait. Alors vous comprenez (c'est même la seule chose que vous compreniez) que vous allez devoir vous mettre sérieusement à l'étude de cette algèbre si vous voulez décoder les réponses que l'on vous fait dans quelque quartier de la ville que ce soit.

En revanche, et il convient de le souligner, vous découvrirez avec émotion que cet homme, cette femme, cet enfant sont éperdus de bonne volonté, qu'ils brûlent de vous être utiles. J'irai plus loin, je hasarderai qu'à ne pas pouvoir vous donner le renseignement que vous lui demandez, le Sarcellois sent un complexe d'infériorité le gagner, comme si cette ville, dans laquelle il vit depuis plusieurs années parfois, lui était plus étrangère qu'à vous qui venez de débarquer et que, assez étrangement, vous paraissez connaître mieux que lui.

On ne verra là que de simples détails sans doute, mais ils contribuent à donner aux premières conversations que l'on a dans la cité on ne sait quoi d'égaré. Que l'on veuille bien me permettre de revenir là-dessus plus loin, quand j'essaierai de décrire ce qu'a de fantastique, voire de surréaliste, une ville nouvelle.

LES ORIGINES

Cercelle, Sercelles, Sarcelles, le nom de la ville a une origine si fabuleuse que nous ne saurons jamais, nous, Sarcellois de souche, d'adoption ou de transit, s'il vient de cerceaux ou de sarcelles. Les érudits locaux (j'entends évidemment ceux de Sarcelles le Vieux) penchent du côté des cerceaux. À moins... à moins, disent-ils, qu'il ne s'agisse des mots celtes *sar* et *celle* qui, comme chacun sait, signifient « sur le clos ».

Au demeurant ce n'est pas là un problème qui tourmente la population rurale de Sarcelles le Vieux. Non, ce qui l'étonne plutôt c'est la nouvelle cité, distante de deux kilomètres environ, et qui se dresse blanche, svelte, taillée à angles droits, par-dessus les champs.

Des rues étroites, sinueuses de la vieille ville, on surveille la nouvelle avec méfiance. Ce qu'on avait cru ne devoir être qu'un quartier lointain a pris des proportions inquiétantes : on y compte déjà trois fois plus d'habitants que dans l'ancienne commune. Et ce n'est pas fini ! Certains même disent que ça ne fait que commencer, qu'on ne sait pas où ça s'arrêtera. On cite des chiffres, un peu au hasard, tous effarants. Les uns parlent de soixante mille, d'autres de quatre-vingt. Il